

« Que reste-t-il de leurs souffrances ? »-
« Oui, c'est en Russie que j'ai appris à prier. »

J'aimerais commencer cette introduction au livre poignant de Michel Henry, consacré aux mémoires de guerre et de captivité de Bernard Scherrer, incorporé de force dans la Wehrmacht, par une référence et un hommage à André Weckmann. C'est pour moi, l'auteur emblématique d'un des livres de référence sur la complexité du drame des Malgré nous (ou plutôt des incorporés de force) : « Les Nuits de Fastov », chez bf.

L'avant-propos dramatique des « Nuits de Fastov » a une portée universelle : « Est-ce pour me débarrasser enfin du cauchemar, du remords d'avoir eu à tuer l'ami et l'ennemi, de la honte d'avoir été cette chose hybride, un opprimé chaussé des bottes de l'opresseur ?

(...) Admettons que c'est une condamnation de toutes les aberrations idéologiques, celles d'hier comme celles d'aujourd'hui. De l'exaltation stupide des canons. De la force brutale qui avilit les naïfs et anéantit les innocents. »

J'avais offert un exemplaire de ce livre à Hervé Ghesquière, invité le 14 septembre 2011 par le Club de la Presse à Strasbourg, quelques mois avant la mort de l'illustre auteur. L'otage (On reste otage, psychologiquement, toute sa vie) avait confirmé que la lettre que leur avait adressée André Weckmann durant leur détention de 547 jours les avait aidés à tenir. Ghesquière était aux côtés de Stéphane Taponier.

À quel lecteur, à quel auditeur s'adresse le précieux travail de mémoire et de connaissance de Mr Henry ?

Comment ceux-ci se représentent-ils l'incorporation de force, sa réalisation mais aussi toute son élaboration et sa préparation ?

Ont-ils essayé de s'identifier aux victimes, non pas pour se réapproprier leur expérience et leur témoignage et se substituer à elles, mais pour sensibiliser les générations futures à ce qu'ont pu être le froid, la faim, la soif, la puanteur, le renoncement à la pudeur et à la solidarité, ou au contraire la capacité de préserver cette solidarité ?

En ce qui concerne le témoin, le public d'aujourd'hui n'attend-t-il pas précision, détails, logique et tension dramatique ?

Le public est persuadé que le contenu du témoignage coule de source.

Mais ce n'est pas prendre la mesure de la violence, de la honte, et de la culpabilité qui aliènent la victime : honte des souffrances innommables subies, honte des humiliations, mais peut-être avant tout, honte d'avoir été bourreau aussi.

Qu'est-ce qui impose à un témoin, à « un Revenant » de prendre la parole, d'écrire, comme Bernard Scherrer, d'être interviewé, d'aller dans des classes ?

Comme déporté politique, suivons, pour nous aider à comprendre, Jorge Semprùn, qui en 1987, reconnaît dans *L'Écriture ou la vie* : « Il est vrai qu'en 1947 j'avais abandonné le projet d'écrire. J'étais devenu un autre, pour rester en vie. (...) J'avais choisi une longue cure d'aphasie, d'amnésie délibérée, pour survivre »¹.

Anne-Lise Stern, quant à elle, ne commence à écrire sur son expérience d'internée juive qu'en 1978-1979, en réaction à la déclaration de Darquier de Pellepoix: « À Auschwitz, on n'a gazé que les poux » : « Même les plus silencieux, les plus adaptés et apparemment oublieux parmi les camarades déportés n'ont pu le supporter »².

¹Jorge Semprùn, *L'Écriture ou la vie*, pp. 204-205

²Anne-Lise Stern, *Le Savoir-déporté*, p. 220.

À y réfléchir, on connaît peu d'internés et peu d'incorporés de force qui ont pu élaborer durant leur vie autour de la question des effets du traumatisme. Et il faut bien reconnaître que pendant très longtemps le public ne voulait rien en savoir. Ceux qui ont pris la parole se sont finalement adressés à leurs petit- enfants.

Mais la plupart se sont imposé « le droit à l'oubli ».

Se taire pour emporter dans sa tombe l'innommable entraîne des effets probables d'amertume, d'irritabilité et de rancœur, de honte et de culpabilité vis-à-vis de soi. On va se considérer comme lâche ou indifférent, étranger à ses compagnons d'infortune, et en même temps on portera pour toujours cette douleur lancinante et brûlante.

Les incorporés de force se reprochent d'avoir servi une cause criminelle en réagissant comme des êtres humains : "On ne voulait pas tuer qui que ce soit, dit Bernard Scherrer, mais quand on voyait notre copain tomber criblé de balles, la rage nous prenait et on tirait aussi. Et quand l'homme a senti l'odeur de la poudre, il ne peut plus s'arrêter"« ... Nous n'avions qu'un quart de seconde pour faire nos présentations...sa baïonnette m'a éraflé la joue. Je lui ai vidé le chargeur dans le ventre...il ne cria point, il avait un drôle de regard. J'ai rabattu le casque dessus. Puis, je me suis retourné pour vomir... », raconte André Weckmann

J'ai examiné à mon cabinet en tant qu'expert plusieurs centaines d'incorporés de force, en vingt-cinq ans. Cette figure incarne la triple aliénation : obligé de faire la guerre, dans l'armée ennemie allemande, en « finissant » comme prisonnier des Russes.

Le détour par cette figure peut nous aider à comprendre la réaction de tous les internés autres que politiques. Rares sont les captifs qui considèrent ce passage de leur vie comme une partie de leur patrimoine existentiel dont il peut être important d'assurer la transmission aux générations futures. Pour beaucoup, il s'agit d'un vécu que je qualifierais de corporatiste, de communautaire, avec une culture propre à la classe des «Malgré-nous».

Certains de ces patients ont rédigé des mémoires, où ils relatent consciencieusement le contenu de leurs souvenirs. Il s'agit de récits extrêmement réalistes, où je n'ai jamais retrouvé de références à la gloire du combattant ou du nationalisme, mais au contraire beaucoup d'humilité, de fatalisme, de douleur morale et un sentiment d'inutilité. Jamais de haine ni pour les Russes, ni pour les Allemands, ni pour les Français, mais une sorte de conscience « de classe », si j'ose dire, qui aurait ramené chacun au statut de combattant, d'homme de terrain, sans jamais qu'il soit fait référence au moindre sens possible à accorder à la guerre, aucun sens politique, ni religieux, ni philosophique, simplement le sentiment d'une énorme catastrophe que chacun a eu à subir, sans pouvoir tenir une position critique ou personnelle.

Un peu comme si au fond chacun s'était trouvé pris dans une sorte de déterminisme socio-politique et qu'il ait à ce moment-là perdu toute identité et toute capacité d'initiative personnelle.

Par ailleurs, j'ai reconnu une similitude clinique, dans ma pratique quotidienne à leurs côtés, entre le vécu, transmis, des internés des camps de concentration et celui des traumatisés psychiques d'aujourd'hui, amenés à demander l'asile, comme ces vagues de syriens qui nous touchent tant à la condition de ne pas se retrouver dans « notre jardin ».

*

Ces derniers nous aideront aussi, à l'avenir, à comprendre les divers mécanismes par lesquels des individus ou des groupes manifestent leur refus du poids et de l'empreinte d'un événement traumatique : preuve supplémentaire de cette empreinte et de ce poids.

Les psychiatres assistent aujourd'hui à la transmission aux enfants de victimes, de l'humiliation, de la culpabilité, des troubles de la parentalité et de la conjugalité.

Je me demande aussi si les effets du traumatisme ne vont pas être entraînés, souvent, chez ces enfants une « obsessionnalité », un conformisme, une capacité d'hyper-adaptation sociale et une vision manichéenne du monde.

On peut légitimement se poser la question des dégâts psychiques entraînés sur une ou deux générations de descendants par les conséquences de l'internement des Malgré-nous.

Mais une fois le témoignage donné, il s'agit de différencier dans sa propre vie sa capacité à agir, pour que cela « ne se répète plus jamais ».

Et à ce moment-là le défi est énorme, parce qu'il s'agit de rester vigilant aux effets de toutes les stigmatisations dans le monde moderne.

On peut alors, si on est pris en défaut, se considérer, là aussi, comme un traître à sa propre cause.

Les effets de la verbalisation vont dépendre ensuite de la façon dont les dépositaires (les lecteurs) vont utiliser le matériel.

Vont-ils en faire un usage mémoriel sacralisé ?

Ou un usage vital, qui va leur permettre de s'inscrire dans la vigilance civique quotidienne, et de rappeler la modernité de Tambow.

Il n'est pas impossible que le témoignage isole encore plus celui qui l'offre, dans la mesure où après avoir conceptualisé tant bien que mal l'innommable, on risque de se sentir dépossédé de ce qu'on a offert à partager, et même trahi par les dépositaires (pas assez vigilants dans le quotidien) ou par le rituel mémoriel (alibi de la normalité des pouvoirs).

Mais dans tous les cas de figure, l'on doit trouver la bonne distance par rapport à la prégnance du bourreau. Il inflige le traumatisme tout d'abord, puis ses actes vont, en quelque sorte, dicter les modalités de la réminiscence ou de l'oubli.

Le témoignage est coûteux.

Et Mr Henry ne manque pas de nous le rappeler au sujet de Mr Scherrer, « homme exceptionnel » : « Mais, à l'automne 2014, étouffé par les souvenirs qui lui revenaient avec brutalité, il demanda à faire une pause pour reprendre le cours de son récit au printemps suivant. Le 6 Mars 2015, Jeanne, son épouse décéda, le laissant désespéré.

Malgré les soins et le dévouement de sa fille Michèle qui l'avait accueilli, le goût de vivre le quitta peu à peu.

Son état de santé se dégradant, il entra en clinique et, peu après l'opération qu'il y subit, il décéda le 28 Mai 2015. « (p.46).

Les réminiscences douloureuses confirment l'aliénation sous l'emprise de laquelle les Incorporés de force se retrouvaient.

Impossible pour eux de revendiquer un jugement ou une appréciation politiques.

Il s'agit de survivre et l'ennemi peut très bien être « le juif survivant » des massacres systématisés des « Einsatzgruppen » et l'allié opportuniste, la paysan « anticommuniste » :

« La fonte des neiges faisait monter le niveau de l'eau et c'est dans ce milieu mi-aquatique que nous allions affronter les pires de nos ennemis : les partisans. » (p. 61).

« Nous occupions un de ces pauvres villages des marais : quelques misérables maisons au toit de roseau avec une unique pièce chauffée par une cheminée ouverte. Nos relations avec les gens du marais n'étaient pas mauvaises : beaucoup d'entre eux n'aimaient pas les communistes et leur reprochaient la collectivisation des terres. » (pp. 60 et 61).

« Les plus dangereux étaient les survivants des régiments soviétiques qui avaient été battus lors de l'Opération Barbarossa : ils avaient conservé leur hiérarchie et une grande partie de leur armement et de leur matériel. Ils étaient animés d'un esprit de revanche qui leur donnait toutes les audaces. Parmi ces partisans, il y avait aussi des Polonais, des Tchèques, des Serbes, et même des Juifs qui avaient pu échapper aux massacres perpétrés par les « Einsatzgruppen », massacres dont nous ignorions encore tout. Ces partisans étaient de qualités fort variables, mais tous nous vouaient une haine que nous ne comprenions pas. » (p. 61).

« Ces récits nous faisaient peur et nous poussaient à une cruauté dans laquelle nous ne nous reconnaissons plus. Nous nous sentions abandonnés de Dieu. Mais la Foi qui m'avait été donnée par ma famille reprenait le dessus et, lorsque le doute s'insinuait en moi, je me surprénais à prier et je me sentais mieux. Oui, c'est en Russie que j'ai appris à prier. » (p. 62).

« Mais le plus horrible était ces vagues de soldats mongols que les Soviétiques envoyaient à l'assaut de nos positions dans le but unique de faire sauter les mines qui auraient pu détruire leurs chars. S'ils sacrifiaient ainsi leurs propres soldats, comment nous traiteraient-ils si nous tombions dans leurs mains ? » (p. 65).

L'oubli aussi est coûteux.

Et l'on mesure alors l'isolement, la solitude et souvent la honte du rescapé confronté à la complexité de la situation de l'incorporé de force et à l'impossibilité de se « justifier ».

Laissant chacun à son libre jugement, porté naturellement à condamner le vaincu et le prisonnier, encouragé en cela par le déni collectif national et l'incapacité à revenir pédagogiquement et historiquement sur ce drame.

« Après la guerre, on ne parla pas de Tambov. En France, les communistes étaient rentrés dans la Résistance après l'invasion de l'URSS par les Nazis et participaient au gouvernement provisoire du Général de Gaulle. Est-ce pour cette raison que le gouvernement Français ne nous réclama pas ? Tambov devint presque un secret d'état pour ne pas froisser la susceptibilité des ministres communistes. On a peu parlé de Tambov en Moselle, alors qu'en Alsace, les anciens se sont vite organisés. » (p. 89)

« Avez-vous déserté ? De nombreux Alsaciens et Lorrains, pour jouer aux héros, répondaient : « Oui. ». Alors, ils étaient insultés : - Un déserteur, quelle que soit l'armée dont il déserte, est toujours un traître ! Curieuse logique : traîtres si on désertait, traîtres si on ne désertait pas. Quand on m'a posé la question, j'ai répondu : - Non. On m'a pris, alors j'y suis allé. » (p. 94).

« Pendant la campagne de Russie, nous nous demandions si nous pourrions être pardonnés des exactions que nous avons parfois été obligés de commettre. Et nous avons été traités comme des réprouvés alors que nous n'avions jamais eu le choix : n'est-ce pas la France

qui nous avait abandonnés à Hitler ? Le Maréchal Pétain avait bien un peu protesté avant de beaucoup collaborer avec nos bourreaux.

Tout cela nous a détruits : nous ne guérirons jamais des abandons, des trahisons dont nous avons été victimes et du mépris dans lequel nous avons été tenus par une opinion publique qui ne voulait pas nous voir parce que nous lui rappelions ses lâchetés. Après la guerre, on n'a pas parlé de Tambov : les communistes étaient encore nombreux en France à cette époque, et aucun éditeur ne voulait publier de livre sur ce sujet. » (p.98).

Très peu de « Revenants » ont témoigné, disais-je, mais je veux croire que leur chemin de croix nous aidera à préserver la paix même si les évènements actuels peuvent nous faire douter de notre capacité d'apprendre.

Comme si la pulsion de mort qui nous habite et nous anime était régulièrement plus puissante et convaincante que notre capacité de construire la paix, collectivement, et surtout de prévenir la Guerre et la culture de mort.

On le voit bien quand il s'agit de se mobiliser pour préserver notre environnement.

Que reste-t-il de leurs souffrances ?

Sinon d'être confronté à l'innommable et à l'indicible sans pouvoir être ni compris, ni pardonné et avant tout par soi-même.

« Les idées noires sont venues plus tard, surtout après la retraite. Certains d'entre nous n'ont pas supporté et se sont suicidés. Aujourd'hui encore, je fais des cauchemars : je rêve que je suis sur un quai de gare en Russie. » (p. 100).

« Jusqu'en 1944, les soldats de la Wehrmacht, perpétuellement au front, ne comprenaient la guerre qu'ils faisaient que comme une guerre d'un type nouveau, une guerre idéologique pour la survie de leur civilisation. Mais, leur confiance dans l' « Homme Providentiel » qui les gouvernait s'effritait, surtout depuis les échecs de Moscou et de Stalingrad (5), et ils ne pouvaient imaginer les horreurs qui se perpétuaient derrière la ligne de front qu'ils défendaient héroïquement. » (p. 105).

Le récit de Mr Henry rend hommage à cet homme exceptionnel qu'était Mr Scherrer

Il n'est en réalité jamais revenu de captivité et ne s'est sans doute jamais pardonné le crime d'avoir été enrôlé de force dans une guerre qu'il ne soutenait ni ne comprenait.

Mais y-a-t-il des guerres légitimes ?

Peut-on légitimer la mort d'innocents, de civils, d'enfants ?

Et si on tentait de le faire, ce serait au péril du sens de la morale et au péril de notre humanité, même si la défense de la patrie nous

impose d'opposer notre corps à l'ennemi et de sacrifier notre vie au corps collectif national.

« Pris dans cette violence, comment faire pour ne pas perdre toute humanité ? Et nous nous demandons si nous serions un jour pardonnés d'avoir tué ce jeune soldat soviétique qui ne nous avait pas vus et qui était mort sans avoir rien compris ? Serions-nous pardonnés d'avoir parfois commis l'inconcevable ? Pourrai-je oublier ? » (p. 63).

Avec le recul sur 25 ans de pratique d'expertise aux côtés de Incorporés de force, je prends mieux la mesure (et je ne suis pas très fier de ce constat) de l'humiliation imposée par les pouvoirs publics à ces victimes de l'Histoire poussées à réclamer une indemnité pour le préjudice psychiatrique de l'internement.

Il eût mieux valu leur éviter l'expertise, réactivant inutilement la douleur morale, et avoir le courage politique de leur octroyer un forfait financier dont la hauteur aurait dû être à la mesure de ces blessures perpétuelles et de cet exil psychique permanent.

Oui, aucun d'entre eux n'est revenu.

Je suis reconnaissant à Michel Henry d'avoir rédigé ce travail pathétique qui me touche tant mais me pousse aussi à entretenir l'espoir que ce terrible malheur servira au moins à éviter la répétition à la condition de le « comprendre » et d'en enseigner l'essence.

Je suis reconnaissant à Michel Henry de m'avoir associé à cette œuvre.

Georges Yoram Federmann
Psychiatre
Président du Cercle Menachem Taffel.

Bibliographie et filmographie.

Que reste-t-il de leurs souffrances ?
Psychiatrie Française, n°3.1996 - Septembre pp. 104-109

A l'ombre des vainqueurs de Marie-Laure De Cazotte, Albin Michel, 2014

On remuait les lèvres mais on ne disait rien. Gabrielle Schaff. 2012

Après la guerre, l'Alsace-Moselle, c'est la France. Hubert Schilling- Michel Favart. 2015.

.../...

*** Notre Mer**

Notre Mer qui es si bleue

Que ton Nom soit partagé

Que ton horizon nous fasse renaitre

Que ta volonté et ta miséricorde nous acceptent

Offre-nous aujourd'hui notre Triton de ce jour

Comme une trompette de la renommée

Et non plus comme un cercueil

Pardonne-nous nos défaites et nos deuils

Comme nous pardonnerons à nos bourreaux

Et ne nous soumetts pas aux quotas

Mais délivre l'Europe de ses peurs et de ses carcans

Georges Yoram Federmann

Strasbourg

20 mai 2015